

chot. Si cette pure lumière demeure visible à ses yeux, l'étoile reste au ciel et ne descend pas se mêler à la fange d'ici-bas.

«Ce n'était pas une illusion, l'autre soir. Elle ressemble en réalité à ce bel ange secourable. Lorsque je l'ai revue le lendemain en pleine lumière, il m'a semblé tout à coup lui voir pousser des ailes d'azur.

«Mais sa beauté seule n'aurait pas touché mon cœur.

«Je l'aime, non pas parce qu'elle est à mes yeux la plus belle créature qui soit jamais sortie des mains de Dieu ; je l'aime parce qu'elle est la meilleure et la plus pure.

«J'aime mieux me la représenter telle qu'elle m'est apparue un soir, comme une image vivante de la Charité, abritant dans sa robe, préservant de la faim et de la bise ces deux pauvres petits qui grelotaient de froid, au seuil d'une porte de ce riche Paris.

Et malgré moi je la revois paisible et sereine dans le cadre modeste où sa vie se renferme, ennobliant les objets les plus humbles, vivifiant les plus inertes, ressuscitant les cœurs qui se croyaient morts à jamais.»

## DEUXIEME PARTIE

### RUSSIE

#### I

Cinq ans auparavant, il n'était bruit, à la cour de Russie, que d'une nouvelle étoile qui venait de se lever à l'horizon, et qui menaçait d'éclipser toutes les autres par son éclat vainqueur.

Elle se nommait Alexandra de Bergstein, et jouissait de la faveur de la grande-duchesse héritière, une princesse allemande qui l'avait amenée avec elle de son pays natal, lorsque, pour mettre sa main dans la main qui devait tenir un jour le sceptre de toutes les Russies, elle avait pris à jamais la route de l'exil.

Cette faveur, jointe à une beauté incomparable, devait tenir lieu de dot à Alexandra de Bergstein.

Sa mère, veuve d'un comte de l'Empire, à peu près ruiné, l'avait confiée en mourant, l'année précédente, à la jeune princesse, dont elle avait fait l'éducation.

Celle-ci avait accepté le legs, et, lors de son mariage, on l'avait vue arriver à Saint-Pétersbourg avec Alexandra de Bergstein, devenue la première demoiselle d'honneur.

Personne ne portait avec une grâce plus fière, sur une plus blanche épaule, le noeud de diamants au chiffre de l'Altesse impériale.

Personne ne savait comme Alexandra fasciner les regards, attirer les hommages et charmer les cœurs. Personne ne s'entendait comme elle à rouler avec une touchante candeur sa prunelle de saphir, qui rayonnait parfois de tous les feux du diamant.

Il va sans dire que mille papillons de la plus haute volée vinrent, dès le premier jour, brûler

leurs ailes au miroir de flamme de ces beaux yeux.

Mais Alexandra ne se souciait guère d'un pareil encens.

C'était une femme pratique, aux visées hautes, qui, depuis qu'elle était en âge de réfléchir et de comprendre, avait avancé dans la vie avec une idée fixe : faire un brillant mariage.

Et par là, la jeune ambitieuse entendait non-seulement l'alliance d'un beau nom, d'une haute position à la cour, mais encore, et, plus encore peut-être, une grande fortune, de l'or à remuer à la pelle, des millions à aligner les uns au-dessous des autres, des diamants à faire pâlir de jalousie ses rivales en beauté.

Tous ceux qui possédaient une fortune médiocre, fussent-ils princes, et favoris du souverain, furent repoussés avec perte, lorsqu'ils se hasardèrent à mettre aux pieds de la belle dédaigneuse leur cœur et leur main.

«Que veut-elle donc ? A quoi aspire-t-elle ?» se demandait-on dans le cercle familial de la grande-duchesse.

Enfin, un soir de novembre, quand le palais d'hiver étincelait de mille feux, et qu'Alexandra n'avait jamais paru si belle dans le nuage de tulle blanc dont elle aimait d'ordinaire à entourer sa beauté, le comte Serge Woronzoff, qui arrivait de Vienne, où il avait rempli une mission diplomatique de la plus haute importance, fut présenté à la belle fille d'honneur.

Elle lui fit un accueil plein de réserve, mais en même temps si flatteur dans sa grâce modeste, que personne ne douta que ce ne fût là l'élu désigné par le sort, s'il voulait prendre la peine de se faire agréer.

Alexandra avait été bien renseignée. Elle savait que ce grand seigneur sceptique, qui ne se souciait guère pour lui des choses religieuses, par un étrange illogisme, plus commun qu'on ne pense peut-être, y tenait sincèrement pour le compte de celle qui devait être sa femme.

Il considérait la piété dans une jeune fille comme une grâce de plus ; il estimait que l'émotion des choses saintes mettait une auréole poétique autour d'un front pur.

Elle était restée pieuse, douce et bonne, six mois, un an, précisément le temps nécessaire pour asservir l'homme confiant qui avait eu le tort de plier une fois les genoux devant elle.

Un jour il se réveilla. Le bandeau tomba de ses yeux, et, dès lors, il reprit l'autorité d'une main ferme.

Elle essaya de la lutte ; elle pria, elle supplia, elle pleura. Mais c'en était fait désormais de l'anarchie, du gouvernement du plus faible.

Le souverain légitime, qui avait abdiqué un instant ses droits, les revendiqua hautement, et parut décidé à les exercer sans conteste.

Elle se soumit en apparence, car elle vit bien que ses artifices seraient désormais en pure perte, qu'il était résolu à ne pas retomber sous le joug, et qu'il resterait le maître—un maître sévère, en vérité.

Il y avait un point cependant où toute consolation était laissée à Alexandra : l'argent.

Ainsi que dans ses rêves de jeune fille, elle le maniait à pleines poignées, il glissait entre ses